

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.



DIEU DANS LES CRÉATURES

Les sentiers perdus des bocages ;
Le doux chant des oiseaux
Qui n'ont que les grands bois pour cages,
Les branches pour berceaux ;

Les douces senteurs de la rose,
Les rayons du soleil,
L'enfant qui babille ou repose,
En son berceau, vermeil :

Tout vit, tout me parle et m'incline
Aux pieds du Créateur ;
J'entends partout sa voix divine
Qui vient bercer mon cœur !

Avec la brise qui soupire
Il semble me parler ;
Avec les fleurs s'il vient sourire,
C'est pour me consoler.

Trouvez un endroit sur la terre
Où Dieu ne parle pas...
On dirait, au val solitaire,
Que l'on entend ses pas !

Dans le livre de la nature
Souvent jetons les yeux :
Dieu paraît dans sa créature
Et nous montre les cieux.

A. DE SAINT-ANSELME.

"AUTOUR DU DRAPEAU"

M. l'abbé F. Lelandais, P. S. S., directeur du collège de Montréal, envoyait récemment à l'*Oiseau-Mouche*, avec un mot très gracieux, une petite brochure charmante de fond et de forme, intitulée *Autour du Drapeau, 2 mai 1899, Collège de Montréal*. C'est la description, et le récit de la bénédiction et de la présentation, aux

élèves du Collège, d'un beau drapeau du Sacré-Cœur. Ce fut évidemment, ce 2 mai dernier, un beau jour pour le petit séminaire de Montréal : fête présidée, le matin, par Mgr l'archevêque Bruchesi, et, le soir, par son vicaire général, Mgr Racicot. Et la jolie plaquette, que nous avons reçue avec plaisir et reconnaissance, en conservera à jamais le souvenir, puisqu'elle contient le compte rendu bien complet de ces solennités.

Nouvelles bibliographiques

— Le *Semur*, revue mensuelle publiée à Autun (Saône-et-Loire), France, est l'un des derniers "échanges" inscrits sur nos listes. C'est l'organe de l'un des groupes de l'Association catholique de la jeunesse française, qui tenait, il y a quelques semaines, à Paray-le-Monial, un Congrès dont nous avons lu le compte rendu avec grand intérêt. L'*OISEAU-MOUCHE*, publié dans les intérêts de notre jeunesse étudiante, catholique et canadienne française, salue de loin son distingué confrère d'Autun et le remercie de s'être prêté à entrer en relations avec nous.

— La *Gerbe*, de Valenciennes (Nord), France, reproduisant un article publié, le printemps dernier, par Livius, sur le "Sport," fait la remarque qu'"il est assez piquant de voir des sujets de l'Empire britannique faire à nos compatriotes de sages reproches sur leur anglomanie."

— *Canada, Perche et Normandie*. C'est encore une addition toute récente à notre liste d'échanges. Publiée tous les trois mois, par M. l'abbé A.-P. Gaulier (La Chapelle-Montligeon (Orne), France), cette jolie petite revue

se propose de reproduire "tous les documents inédits qu'il sera possible de retrouver en France concernant les familles, le lieu et la date de naissance des deux cents Percherons et des mille Normands qui émigrèrent au Canada pendant le 17^e et le 18^e siècles."

— La *Revue canadienne*, en sa livraison de novembre, a commencé la publication d'une remarquable étude historique sur "Notre-Dame de Lorette en la Nouvelle-France," par M. l'abbé L. St G. Lindsay, aumônier des Ursulines de Québec. Ce travail sur les Hurons de la *Jeune-Lorette* intéressera vivement les amis de notre histoire, en même temps, nous en sommes certains, qu'il charmera les lettrés.

— A lire dans le *Courrier du Livre* (R. Renault, Québec) du mois de septembre, une attachante étude, signée Thomas O'Hagan, sur "The Old Mission Church at Tadoussac, Quebec."

PREMIERS ET SECONDS DU MOIS D'OCTOBRE

- Philosophie senior*.—1er, M. Arth. Bourgoing ; 2e, M. N. Gagné.
- Philosophie junior*.—1er, M. Eug. Tremblay ; 2e, M. Ph. Morel.
- Rhétorique*.—1er, M. Ludger Boily ; 2e, M. Jean Brassard.
- Belles-Lettres*.—1er, M. Jos. Dufour ; 2e, M. Erroll Lindsay.
- Versification*.—1er, M. L. Tremblay ; 2e, M. Ludger Gauthier.
- Humanités*.—1er, M. Jos. Tremblay ; 2e, M. A. Bonenfant.
- Classe d'Affaires*.—1er, M. Ths Topping ; 2e, M. Ed. Gauthier.
- Quatrième*.—1er, M. Ed.-Ls. Maltais ; 2e, M. P. Martin.
- Troisième*.—1er, M. S. Topping ; 2e, M. D. Desmeules.
- Seconde*.—1er, M. Eug. Pedneault ; 2e, M. Alex. Gagnon.
- Première*.—1er, M. L. Delisle ; 2e, M. R. Bolduc.
- Préparatoire*.—1er, M. A. Desbiens ; 2e, M. J. Harvey.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

EUG. TREMBLAY,

Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques le la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 4 Novembre 1899

LES LATINS D'AMÉRIQUE

Comme un îlot perdu dans l'Océan, tel le peuple canadien-français émerge du milieu des foules anglo-saxonnes qui couvrent l'Amérique du Nord. Depuis un siècle et demi qu'il est battu sans cesse par les vagues étrangères, il ne s'est guère encore laissé entamer. L'instinct de la race est toujours là, sommeillant plus ou moins, prêt à s'éveiller au moindre bruit.

Il y a eu de ces bruits hier et aujourd'hui.

Hier, c'était la guerre hispano-américaine. On vit jusqu'aux Anglo-Saxons d'Europe applaudir les efforts et le triomphe de leurs frères d'Amérique. Nous, de la province de Québec, nous sympathisons avec les vaincus, par instinct de race autant que par l'intérêt qui s'attache à une cause juste et malheureuse.

De même, dans la présente lutte anglo-transvaalienne, la province de Québec entend encore la voix du sang latin. Aucune affinité de race ne nous attire sans doute vers les Boërs, qui sont en outre d'une foi religieuse différente de la nôtre, que l'on accuse même, à tort, parait-il, de fanatisme anti-catholique. Mais, il n'importe pour le quart d'heure. On s'accorde assez généralement à taxer d'injustice l'agression des Anglais contre cette petite nation sud-africaine. Les Boërs sont faibles, et on les attaque, semble-t-il, au mépris de la justice : cela suffit, aux Français d'Amérique comme à ceux d'Europe, pour que notre

sympathie s'élançe vers eux, malgré notre qualité de sujets britanniques. C'est que pour nous, Latins, le droit est toujours au-dessus de la force.

Je n'ai pas à examiner ici à quels mobiles ont obéi les quelques Canadiens-Français qui ont cru devoir s'enrôler dans les troupes anglaises pour aller combattre le Transvaal. Tout ce que je veux, c'est de dire que la presque totalité des Canadiens-Français regrettent, au fond du cœur, de voir la puissante Albion s'employer, sans motif évidemment justes, à ravir son indépendance à cette petite république sud-africaine. Je ne crains pas là dessus de démenti.

Et notre loyauté de sujets britanniques est bien à l'aise, en cette affaire. Quand on voit la colonie du Cap s'abstenir d'appeler ses miliciens sous les armes, pour résister à une invasion possible des Boërs ; celle de la Nouvelle Galles du Sud refuser de dépenser un sou pour fournir des soldats à la métropole ; quand on voit l'Irlande, partie intégrante du royaume-uni de la Grande-Bretagne, protester hautement contre cette guerre ; que dis-je ! quand on voit 54 membres de la chambre des Communes d'Angleterre blâmer la conduite du gouvernement anglais : il nous est bien permis, à nous les Latins d'Amérique, de ne pas éprouver d'enthousiasme en faveur des armes anglaises dans leur présente campagne.

Notre patriotisme latin, il vient encore de subir une blessure cruelle, qu'il a reçue à l'improviste, dont on ne voit pas comment il guérira, et qu'il souffre en silence—silence dont il n'est pas nécessaire d'apprécier en ce moment les motifs ou les excuses.—Il s'agit de l'"Impérialisme," où nous avons été jetés sans le savoir, par des gens qui ont fait ce pas à reculons et probablement sans bien se rendre compte de la gravité de leur acte. Qu'on le veuille ou non, par la participation même restreinte que le Canada a accepté de prendre dans la guerre du Transvaal, tout l'avenir est engagé : nous sommes devenus plus "britanniques" que jamais ; les chaînes qui unissent la colonie à sa métropole se sont resserrées ;

désormais, en quelque endroit de l'univers que l'honneur du drapeau anglais soit engagé, les fils du Canada iront lui faire un rempart de leurs poitrines. Je dis que, sans presque nous en apercevoir, nous avons vu se passer là l'un des événements les plus importants de notre histoire. Quelles en seront les conséquences ? C'est le secret de l'avenir.

En tout cas, pour ne voir que le présent, il me semble qu'il n'y a pas un Canadien-Français qui, tout résolu qu'il soit de remplir ses devoirs de sujet britannique, n'éprouve au cœur une amère tristesse à la pensée du lien nouveau qui l'attache au pied du trône d'Angleterre.

ORNIS.

La vie de Louis Veillot

(Suite et fin)

Doué d'un esprit vif et piquant, gai et expansif par nature, Louis Veillot dut se plaire aux agréments de société, et, de fait, il n'est rien qu'il prisât à l'égal des réunions d'amis où l'on causait art et littérature, politique et choses du moment. Il était lui-même fort goûté et recherché. Il avait son opinion faite,—originale et juste,—sur les auteurs et leurs ouvrages, et beaucoup ne sortaient pas indemnes de ses appréciations. Les romantiques, après avoir eu ses préférences, même passionnées, étaient particulièrement maltraités. Parmi les classiques, qui furent bientôt placés au premier rang, le leur, il choisissait encore Étienne La Rochefoucauld, ni La Bruyère, ni surtout Molière, ne passaient sans encombre. En revanche, Bossuet, Racine, le Pascal des *Pensées*, le Corneille du *Polyeucte*, étaient mis au-dessus de tout.

Tel fut Louis Veillot dans la première moitié de sa vie, que son distingué frère nous donne enfin, après nous avoir, bien malgré lui, dit-il, fait attendre seize ans.

Cet ouvrage révèle plus d'art que l'auteur, très modeste, ne veut bien le faire croire. S'il tient, comme je l'ai dit, des mémoires par le caractère intime ou anecdotique de certains faits, il se rattache à la véritable histoire par la suite et l'ensemble des récits, non moins que par le ton, qui,

au total, reste grave. La narration es menée avec liberté et aisance. Il y a telle biographie où l'homme, l'écrivain, le chrétien, etc., sont examinés séparément. C'est une méthode qui a, dans les retours qu'elle amène, ses avantages et ses inconvénients. M. Veillot suit une autre marche. Il embrasse d'un même coup d'œil toute la vie de son héros, qui est telle dans son livre qu'elle fut dans la réalité, les actes de l'homme privé se mêlant, sans confusion, aux actes de l'homme public. Cette manière, moins simple et toutefois moins artificielle que la première, demande, je crois, plus de talent, en tout cas, une vue plus compréhensive. M. Veillot s'en tire heureusement. Ni la complexité des objets ne nuit à l'unité, ni l'ensemble aux détails. Les matières sont rangées avec ordre, habilement fondues en un tout harmonieux. L'on va ainsi sans fatigue à travers les événements très divers et très pressés qui remplissent la carrière de Louis Veillot jusqu'à son mariage.

Quant au style, il a la précision, avec toutes les qualités annexes. C'est le maître don de M. Eugène Veillot. Don précieux pour tout écrivain, et pour l'historien en particulier. Certes, M. Veillot n'atteint pas à la supériorité de celui que beaucoup placent à la tête de tous les écrivains de ce siècle. On l'a répété avec raison. Peut-être y a-t-on mis néanmoins ou trop d'insistance ou trop de passion. C'est là le malheur de ceux qui ont un grand frère, et de ceux, en général, qui sont écrasés par une grande renommée. On les range, sans y voir de près, parmi les satellites.

M. Eugène Veillot tient pourtant de race. Il est Veillot aussi par sa plume, on peut, je pense, l'affirmer sans exagération, tout en laissant une distance respectueuse entre les deux frères qui n'avaient qu'un encrier. Louis appréciait fort et cotait très haut le talent d'Eugène. Or, il avait un goût sûr et éclairé. Après tout, la clarté, la justesse, le naturel, l'intérêt, la finesse des détails, la verve et l'esprit, au besoin, sont des qualités éminemment françaises ; je dis plus, il est donné à peu d'hommes de talent de les posséder au degré exceptionnel où elles se rencon-

trent chez M. Eugène Veillot. A cette hauteur et dans cette élite, on n'a plus guère au-dessus de soi que les princes de l'intelligence. Les esprits lumineux qu'a touchés la flamme sacrée du génie sont aussi rares au firmament de l'humanité que dans la voûte du ciel les soleils de première grandeur.

Le livre que M. Veillot vient d'écrire, et qui était si impatiemment désiré, sera lu avec un vif intérêt par tout le monde ; ceux qui sont de la famille de l'Univers l'ont déjà lu avec délices et soupirent après la suite. ABNER.

Éloge de l'Éloquence

Il y a un art qui naquit à Athènes, plusieurs années avant Jésus Christ, qui s'y développa et s'y illustra, passa ensuite à Rome qu'il rendit célèbre, et prit un nouvel essor à la naissance du christianisme pour se continuer jusqu'à nos jours, en subissant tous les maux dont les siècles chrétiens ont eu à souffrir. Cet art, c'est l'éloquence.

Instruire, réprimer les passions, corriger les mœurs, soutenir les lois, rendre les hommes bons et heureux, voilà le bien que l'éloquence doit opérer.

Si vous le voulez bien, lecteurs, suivez-moi à travers les siècles passés, et examinons ensemble si elle a failli dans sa grande mission.

Athènes fut le berceau de l'éloquence. On connaissait l'importance de cet art, on le respectait. Quand Périclès devait paraître à l'assemblée, avant de sortir de chez lui, il se disait : "Périclès, songe que tu vas parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens." Un homme qui avait de telles idées sur la dignité de l'art de la parole, devait exercer sur ses concitoyens une influence irrésistible. Ce ne fut pas le seul à penser ainsi de l'éloquence. Un peu plus tard, l'éloquence déclinant, Eschine et Démosthène parurent. C'était après une longue suite de guerres civiles. Le peuple athénien, oubliant les mâles vertus des aïeux, se laissait entraîner sur la pente de sa légèreté et de son insouciance naturelle, vers l'abîme de la servitude. Les lois avaient perdu leur autorité, l'activité avait fait place à la paresse, la probité à la vénalité. Des antiques vertus, il ne restait aux Athéniens que l'amour du sol natal porté jusqu'à l'enthousiasme. Cette flamme du patriotisme pouvait encore opérer des prodiges. Il s'agissait de la ranimer : c'est ce que fit l'éloquence de Démosthène.

L'éloquence fut pour Rome ce qu'elle avait été pour Athènes.

Deux siècles avant l'ère chrétienne, Rome était encore illettrée ; le flambeau de l'éloquence dissipa les ténèbres de l'ignorance et y fit briller la vraie lumière dans toute sa splendeur.

Les porte-flambeau, dans Rome, furent Hortensius et Cicéron. Le siècle témoin de leur génie a été appelé *Siècle d'Auguste*.

Ce siècle fut le trait d'union des temps païens et des temps chrétiens.

Après la mort de Cicéron, l'éloquence fut baillonnée par le despotisme des empereurs, et était sur le point d'expirer, lorsqu'un libérateur hardi vint à son secours. L'apologiste Tertullien se dressait de toute sa hauteur et forçait le paganisme dédaigneux à l'écouter.

Le souffle chrétien qui traverse le monde ranime un moment le flambeau de l'éloquence près de s'éteindre. Saint Augustin confond l'hérésie ; saint Léon le Grand triomphe des barbares ; Attila recule devant l'autorité de sa parole.

Après cela, l'éloquence est obligée de se réfugier dans les monastères d'où elle ne sortira que pour briller davantage : l'époque de la Renaissance lui en ouvrira les portes. Ce sont les terribles enfants du Nord qui forcent ainsi l'éloquence à se cloîtrer, mais elle ne fut pas créée pour rester inactive. L'oracle du monde chrétien, au XIIe siècle, la fait sortir de sa retraite. L'hérésie, le schisme sont terrassés : saint Bernard remplit sa divine mission : l'éloquence brille de nouveau et subjugue.

De nouveau elle est blessée, mais moins gravement que jadis ; aussi la voyez-vous bientôt se relever plus glorieuse, plus invincible. Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Fénelon sont montés dans la chaire et l'éloquence atteint son apogée. Louis XIV est sur le trône et favorise cette lumière des nations.

Vous savez tous, chers lecteurs, quel bien l'éloquence a fait au XVIIe siècle. On entend encore aujourd'hui l'écho de son triomphe.

Permettez-moi, lecteurs, de m'arrêter ici et de jeter, un seul instant, les yeux sur la route que nous avons parcourue ensemble.

L'éloquence a soutenu Athènes dans sa supériorité, l'a empêchée de tomber dans l'abîme. Rome brille par elle d'un éclat qui jaillit sur toutes les nations. Par elle, l'hérésie, le schisme sont arrêtés dans leur marche terrible et sont vaincus. Le XVIIe siècle, par elle toujours, est digne du siècle de Périclès, du siècle d'Auguste.

Lecteurs, a-t-elle failli à sa mission ? N'est-elle pas digne d'être appelée la

filles de la sagesse ? Sa mission est sublime et se continue encore aujourd'hui avec la même vigueur, le même succès par la bouche des Ravignan, des Lacordaire, des Monsabré et des Félix.

Si elle est si puissante, si belle, quel effort ne doivent pas faire les hommes, qui en sont capables, pour cultiver cet art ! L'éloquence fait l'orateur ce qu'elle est ; et Cicéron dit parfaitement ce qu'est l'avantage de l'éloquence :

“Qu'y a-t-il de plus digne d'admiration que de voir un petit nombre de mortels privilégiés s'élever au-dessus de la foule des hommes, et se faire une puissance particulière d'une faculté naturelle à tous ? Quoi de plus agréable à l'esprit et à l'oreille qu'un discours embelli par la noblesse de l'expression et la sagesse de la pensée ! Quel magnifique pouvoir que celui qui soumet à la voix d'un seul homme les passions de tout un peuple, la religion des juges et la majesté du sénat !”

Oui, l'orateur a un devoir sacré, un vrai sacerdoce à remplir ; car quiconque s'adresse aux hommes se propose de les enseigner et de les rendre bons ; et quiconque rend l'homme meilleur, remplit un ministère sacré qu'on peut appeler un sacerdoce. L'orateur doit être conscient de sa mission, comme Périclès l'était. S'il veut se rendre digne d'être écouté, il ne doit se servir de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. “L'éloquence, a dit Fénelon, demande que l'on soit homme de bien et cru tel.”

En effet, quand il s'agit d'entraîner les masses, de remuer profondément les populations, le grand instrument, c'est la parole. A-t-elle l'éclat qui éblouit, la chaleur qui se communique de proche en proche ; lance-t-elle, par moments, des gerbes lumineuses, et peut-on sentir, dans ses vibrations accentuées, courir les tressaillements d'une passion ardente : vous savez le succès qu'elle obtient, les mouvements qu'elle produit, la persuasion qu'elle porte partout avec elle. Cette parole ne reste pas dans l'enceinte où elle a été prononcée ; grâce aux conditions actuelles de publicité, l'univers n'est souvent qu'un écho, répétant à l'infini et sur tous les points à la fois cette parole. Si cette parole est généreuse, noble, voyez le bien qu'elle opérera ; considérez le mérite de cet orateur. Mais, hélas ! si cette parole est empreinte de haine contre ce qu'il y a de plus sacré, quel mal elle fera ! La responsabilité de l'orateur est donc terrible. Combien sont louables ceux qui usent du don de l'éloquence pour faire aimer le beau, le bon et le vrai !

Heureusement, chaque jour, on est témoin des prodiges merveilleux que font certains orateurs. Tantôt, c'est un pays opprimé dans ce qu'il a de plus cher, sa religion ; tantôt, c'est un autre dont les disputes affaiblissent la foi ; toujours nous voyons alors un homme surgir tout à coup, et le plus souvent, c'est un orateur plein de patriotisme et de foi, qui confond les oppresseurs et éteint les discussions par la fermeté de sa parole. Tels furent O'Connell et Montalembert. Mais combien sont blâmables ceux qui se servent de ce don pour combattre Celui-là même dont ils le tiennent ! Que diriez-vous d'un soldat désarmé par son adversaire, qui recevrait une épée d'un compagnon afin de continuer à se défendre et en frapperait ce même compagnon ? Qu'il serait lâche ! Eh bien, c'est l'œuvre de ces orateurs.

Nous, les élèves, chers lecteurs, nous avons d'autres modèles plus dignes à suivre, et incomparablement plus grands, parce qu'ils défendent la vérité et la justice. Aussi, j'espère que si quelqu'un parmi nous se rend célèbre par l'éloquence, ce ne sera pas tristement, mais on lui saura gré d'avoir défendu ce qu'ont soutenu avec tant de gloire les Bossuet, les Bourdaloue, les Lacordaire, les Montalembert, les O'Connell.

H. DALLAIRE.

(*Philosophie junior.*)

Petit Séminaire de Québec.

QUESTIONS DE LANGUE FRANÇAISE

Dans la *Presse* du 21 octobre, M. Fréchette a repris ses chroniques hebdomadaires “A travers le dictionnaire et la grammaire,” qu'il donnait jadis à la *Patrie*. Nous croyons que c'est faire œuvre utile que de signaler ainsi au public les fautes de langage qu'il commet si souvent. Si les écrivains de nos journaux voulaient respecter un peu plus la langue française, ce serait déjà un grand point de gagné. Je leur en veux surtout de tous les anglicismes qu'ils nous mettent dans la bouche et surtout au bout de la plume, sans même souvent que nous nous en apercevions.

—Dans sa première chronique, M. Fréchette remet sur le marché le terme “clavigraphe”, dont il est lui-même le fabricant. Firmin Paris, un correspondant de la *Défense*, propose de remplacer ce terme mi-grec et mi-latin par “clidographe,” un mot qui vient tout entier du grec, et qui a le même sens que clavigraphe. La trouvaille

est heureuse. Mais la nouvelle expression parviendra-t-elle à détrôner “clavigraphe,” qui a déjà pris de la vogue parmi nous ? Je le souhaite bien.

—Deux journaux importants ont employé dernièrement l'expression “Nous ne sachons pas.” C'est un barbarisme bien authentique. Il faut dire “Nous ne sachions pas”, puisque c'est un subjonctif.

—Faute d'un point, paraît-il, Martin perdit son âne. Eh bien, faute d'une virgule, beaucoup de gens versent, sans le savoir, dans l'anglicisme. Vous écrivez, en adressant une lettre : “14, rue Saint-Pierre.” C'est du français. Si vous supprimez la virgule et que vous écriviez : “14 rue Saint-Pierre,” c'est de l'anglais. Car, en anglais, on ne met jamais de virgule après le numéro (14 St. Peter street).—Voilà, si je ne me trompe, la plus petite faute de français qui se commette dans la province de Québec. Ce n'est pas une raison pour ne pas l'éviter.

—Il ne faut pas trop nous laisser monter le rouge au front, parce que nous disons ici : “il mouille,” au lieu de : “il pleut.” Ce verbe “mouiller” nous vient, non pas des Micmacs ou des Tsonnontouans, mais de Bretagne et du Poitou.

—Dans sa chronique du 28 octobre, M. Fréchette supplie les jeunes journalistes de ne plus employer le mot “bâtisse” autrement que “pour désigner la maçonnerie d'un bâtiment. Ainsi, éviter de faire de ce mot un synonyme d'édifice, de construction, etc.” J'admets bien que les dictionnaires donnent raison à M. Fréchette. Mais il semble toujours bien que l'anglicisme dont il s'agit, si c'en est un, se commet même à Paris, comme le démontrait l'*Oiseau-Mouche* du 6 novembre 1897, qui citait, d'un article de l'*Univers*, (du 14 octobre précédent), la phrase suivante : “On a pris des mesures, vers le milieu de ce siècle, pour dégager Notre-Dame de Paris des BATISSES qui l'enveloppaient et la masquaient.” Je trouve encore le mot “bâtisse,” employé dans le sens d'édifice, à la page 366 de la *Revue canadienne*, livraison de novembre courant, dans un article signé par Francis Mury, et reproduit du *Correspondant*, l'un des principales revues de France. ORNIS.